

LES ANNONCES SONT REÇUES :  
A MARSEILLE : chez M. G. Allard,  
rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux ;  
A PARIS : à l'Agence Havas, place de  
la Bourse, 8.  
ABONNEMENTS :  
Etranger, 3 mois 6 mois 1 an  
France et Colonies, 8 fr. 15 fr. 28 fr.  
France et Colonies, 9 fr. 17 fr. 32 fr.  
Etranger, 12 fr. 22 fr. 40 fr.  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup>  
et du 15 de chaque mois.

## Rappel à l'Histoire

Les royalistes ne se lassent pas de tenter d'exploiter les événements de la guerre et jusqu'à ses moindres incidents au profit de leurs doctrines politiques. Hier encore, Charles Maurras assurait à ses lecteurs que tous nos maux viennent de la Révolution, en particulier de la République de 1792 qui déclara la guerre à l'Europe. Et il ajoutait que, au siècle dernier, il n'y avait eu qu'un régime qui se fut convenablement acquitté de ses devoirs nationaux : la Restauration. Le théoricien royaliste offrait donc en modèle aux Français d'aujourd'hui la monarchie légitime de 1815, à laquelle il daignait ajouter, par égard sans doute pour le prétendant actuel qui n'est qu'un vulgaire Orléans, la monarchie illégitime de 1830.

Il serait bien triste pour la France qu'elle se trouvât réduite à aller chercher ses inspirations et ses exemples dans les souvenirs historiques d'un régime qui, après avoir été abattu parce qu'il avait abominablement trahi la Patrie, ne revint que dans les journaux de l'étranger. Au lugubre printemps de 1814, les royalistes confondirent dans leurs acclamations éhontées le triomphe des ennemis de la France et le retour des Bourbons. Faudra-t-il que nous répitions cette lamentable histoire aux républicains qui l'ont oubliée en même temps qu'aux royalistes qui feignent de ne plus s'en souvenir ?

Un historien qui n'est pas suspect, Henry Houssaye, nous a montré en un tableau digne de Tacite les royalistes de l'époque exultant de joie au lendemain de nos défaites et préparant « à l'ennemi vainqueur une entrée triomphale qui allait faire de ce jour de deuil un jour de honte ». Il nous a retracé le tableau du trop célèbre « gala » qui eut lieu à l'Opéra de Paris le 1<sup>er</sup> avril 1814 en l'honneur des vainqueurs de la France. Lisez ou relisez cette page, car nous ne connaissons pas de meilleur antidote contre les poisons de la propagande royaliste.

« Le théâtre fit 9.085 francs de recette, écrit l'illustre historien, et il refusa du monde. Depuis trois mois, la moyenne des recettes ne dépassait pas 2.500 fr. Le spectacle était dans la salle. Que de toilettes, que d'épaulettes, que de diamants ! Ah ! les beaux officiers et les beaux uniformes ! Les royalistes en frac, quelques-uns en tenue de garde nationale, avaient la cocarde au chapeau. Des loges, les femmes faisaient pleuvoir sur le parterre des nuages de rubans blancs en criant : « Vive le roi ! » On répondait : « Vive les Bourbons ! » A l'entrée du Czar et du roi de Prusse, qui prirent place dans une loge d'opéra-théâtre, l'orchestre entonna l'air de Vive Henri IV. Tout le monde se leva. Les acclamations éclatèrent, retentissantes, unanimes, prolongées. Et Henry Houssaye poursuit en racontant qu'un acteur, réclamé avec enthousiasme par le public, s'avança pour chanter des couplets de circonstance où était célébrée la gloire de nos ennemis vainqueurs.

Vivent Guillaume  
Et ses guerriers vaillants !

Alors, l'auteur de 1814 et de 1815 songe aux affreuses détreffes de la guerre. Il entend demeurer historien impartial, mais il ne peut retenir plus longtemps son indignation de bon citoyen, il ne peut plus longtemps comprimer la révolte de son cœur de patriote. « Ecoutez, s'écrie-t-il, écoutez, paysans de France errants autour de nos villages en ruines ; écoutez, femmes violées par les Prussiens et les Cosaques ; écoutez, veuves, orphelins, mères vêtues de deuil ; écoutez, vétérans, Maries-Louises, gardes nationaux ; écoutez, soldats mutilés ; écoutez, soldats vaincus. Et vous, cadavres de la Roquette, de Craonne, d'Arcis-sur-Aube, de Père-Champenoise, entendez sur la terre trempée de sang où vous a couchés la mitraille, entendez le chant triomphal de l'Opéra de Paris !

Vivent Guillaume  
Et ses guerriers vaillants !

Voilà quels furent les premiers états de services patriotiques de la monarchie à son retour en France. Les néo-royalistes d'aujourd'hui ont beau refaire l'histoire à leur manière. Tous leurs tripatouillages ne réussiront pas à effacer la terrible vérité de cette page-là.

CAMILLE FERDY.

## Bolo a été fusillé hier matin

### L'exécution a eu lieu au fort de Vincennes

Paris, 17 Avril.  
Le traître Bolo a été fusillé ce matin à 6 heures 15, au lieu dit la Caponnière, maison Blanche (Vincennes).

Paris, 17 Avril.  
A 6 heures, une automobile a amené le traître, accompagné du commandant Julien, directeur de la prison de la Santé et d'un certain nombre d'officiers du gouvernement militaire de Paris.  
Bolo, descendant de voiture, a écouté les exhortations de l'aumônier.  
Pendant tout le cours des préparatifs, le traître n'a pas fait montre de cette attitude qu'on lui connaissait : il s'est pourtant laissé emmener docilement vers le poteau d'exécution.

Après avoir accepté le bandeau qu'on lui offrait, Bolo se laissa placer face au poteau de chasseurs chargé de l'exécution.  
A 6 heures 15, une détonation retentissante et le traître, frappé de plusieurs balles à la tête, s'écroula sur le sol.  
Immédiatement après le coup de grâce, un fourgon militaire a emmené le corps à l'endroit où il sera inhumé.

Les derniers moments du condamné  
Paris, 17 Mars.  
Voici des renseignements complémentaires sur l'exécution de Paul Bolo :  
Le traître Paul Bolo a expié ce matin ses crimes contre la Patrie à Vincennes, au lieu d'exécution situé dans le quartier de cavalerie au lieu dit la Caponnière. Les magistrats et fonctionnaires devant assister à l'exécution se sont réunis à quatre heures et demie à la prison de la Santé, pour le réveil du condamné. Quand ils pénétrèrent dans la salle, il était à 4 heures 50. Bolo dormait.  
Réveillés-vous, Bolo, lui dit le directeur de la prison, en lui frappant sur l'épaule, l'heure de l'exécution a sonné.  
Le condamné se dressa sur son séant, pâlit légèrement, puis d'une voix calme, répondit :  
« Ah ! c'est une bonne nouvelle que vous m'annoncez, qui tant mieux. C'est une délivrance, je suis ravi !... ravi.  
Il répète ce dernier mot, pendant que, sautant du lit, il commença à s'habiller. Il fit un toilette soignée : caleçon de laine fine, chaussettes de soie, souliers vernis. Il noua avec soin une cravate de couleur et revêtit un complet costumé. Il se coiffa d'un chapeau melon et choisit des gants blancs. Lorsqu'il fut prêt, le capitaine Bouchardon s'étant approché de lui, et lui ayant demandé s'il avait quelque chose à ajouter aux révélations qu'il avait déjà faites.

## PROPOS DE GUERRE

### Un Métier facile

Un commerçant m'a confié :  
« Ce n'est plus un métier, monsieur, que nous faisons. Cette fameuse taxe empoisonne ma vie. J'ai beau déployer toutes les ressources de mon intelligence pour faire comprendre aux clients que le commerçant n'est pas responsable de la guerre, et je devine à leur air quand ils ne me le disent pas carrément, qu'ils nous soupçonnent de tritoper à leur préjudice.

« D'ailleurs, il faut bien le dire, personne ne comprend. Tenez, voici une paire de gants de 8 francs. Pas de taxe. Et voici une autre paire de 9 fr. 50. Le client qui vient de faire d'autres achats et qui veut la paire de 8 fr. 50 me demande de lui laisser à 8 francs pour éviter la taxe. Lui j'ajoute 50 centimes, moi j'y perds 50 centimes. Répétez cela dix fois, vingt fois par jour et sur deux objets de prix plus élevés, vous voyez où cela peut mener.

« Les hommes paient assez facilement, mais les femmes, monsieur... Les femmes sont marchandeuses par tempérament. Elles paieraient 20 francs un portemonnaie ou une ceinture de 15 francs ; elles ne veulent pas payer à cause de la taxe, 28 fr. 60 le même article marqué 26 francs. Ce sont, à la caisse, des exclamations, des protestations, des discussions...  
« Mais, madame, ce n'est pas notre faute, c'est la loi !

« C'est ça qui m'est égal, la loi ! Laissez-moi la ceinture de 26 francs à 25 ; suis-je client, vous perdez vingt sous, moi j'économise 2 francs 60.

« Que voulez-vous répondre à cela ? Les femmes, monsieur, ne cèdent jamais, même quand ce n'est pas elles qui paient.  
« On s'y fera.

« J'en doute. En tout cas, il faudra du temps, et notre chiffre d'affaires baisse pendant que la taxe augmente, qu'il faut payer... La vérité, voyez-vous, c'est que nous serons obligés de fuir. Nous ne voulons pas le fisc, mais nous majorerons nos prix et prendrons la taxe à notre charge. Nous aurons l'air de faire un sacrifice à notre client.

« C'est d'ailleurs ce que j'ai commencé de faire, pas plus tard qu'hier, à un lieutenant permissionnaire, qui m'a acheté une jumelle à primes de 30 francs. Quand j'ai parlé de lui faire payer 8 francs de taxe, il m'a dit : « J'ai trois ans de front et une blessure, vous trouvez que comme taxe de guerre ce n'est pas suffisant ?

## L'INCIDENT CLEMENCEAU-CZERWIN

### La démission du Comte Czernin

#### Les causes de la démission

Bale, 17 Avril.  
La Wiener Mittag Zeitung dit savoir de source autorisée que le départ du comte Czernin est causé par l'Allemagne ajoutant que son désaccord avec l'empereur au sujet de la Pologne ; 2<sup>o</sup> Aux attaques contre les Tchèques dans son dernier discours ; 3<sup>o</sup> Enfin à l'effet de Clemenceau.

Il est certain qu'il n'y a que quelques jours que le comte Czernin put connaître le texte de la lettre de l'empereur Charles au prince Sixte de Parme.

L'empereur d'Autriche a une mauvaise presse en Allemagne  
Amsterdam, 17 Avril.  
La Gazette Populaire de Cologne prend violemment l'empereur Charles à partie pour ce qu'elle appelle une impression des plus faibles causée par l'Allemagne ajoutant que le comte Czernin ignora la lettre du souverain, le ministre des Affaires Étrangères allemand ne fut pas mieux renseigné et qu'une telle lettre n'eût jamais été écrite du temps de l'empereur François-Joseph.

Le baron Burian remplace Czernin  
Bale, 17 Avril.  
On mande de Vienne que l'empereur a nommé le baron Burian, ministre de la maison impériale et royale et ministre des Affaires Étrangères.

Le baron Burian, ministre commun des Finances, qui prit la succession du comte Czernin avait déjà rempli les fonctions de ministre des Affaires Étrangères du 13 janvier 1915 au 22 décembre 1915, comme successeur du comte Czernin. Le baron Burian, Hongrois, est né en 1851, dans le Comitat de Presbourg. Il servit dans les consuls à Bucarest, Sofia, Belgrade, Moscou, de 1875 à 1882. Il fut ensuite ministre des Affaires Étrangères en Grèce et devint, en 1903, ministre commun des Finances. Chargé de l'administration des affaires étrangères, il fut l'un des auteurs de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Il abandonna ce poste en 1912 et devint ensuite ministre à l'extérieur dans le ministère de la Guerre. Il fut nommé ministre commun des Finances le 22 décembre 1916 lorsque le comte Czernin prit les Affaires Étrangères.

Les dossiers du gouvernement français  
Paris, 17 Avril.  
Le Petit Journal donne quelques indications sur ce qu'apprendront aujourd'hui de MM. Clemenceau et Pichon les trois Commissions des Affaires Étrangères, de l'Armée et de la Marine, auxquelles seront remis le dossier Charles I<sup>er</sup> et le dossier Armand-Revertera.

LE DOSSIER CHARLES I<sup>er</sup>  
Le dossier Charles I<sup>er</sup> se compose des pièces relatives à la sixième conférence de la lettre remise à M. Poincaré en présence de M. Cambon. L'original de la lettre de Charles I<sup>er</sup> était au crayon. Après avoir communiqué au président de la République, le prince en donna une copie, qui fut adressée au ministre des Affaires Étrangères avec la lettre d'envoi de M. Poincaré.

M. Ribot ne communiqua donc pas la nouvelle au gouvernement mais il en fit part à M. Lloyd George et lui envoya le dossier complet à M. Sonnino, lors de l'entrevue de Saint-Jean-Maurienne, en 1916. M. Ribot n'aurait pas été sensible à cette marque de loyauté de la France.

Les trois ministres ayant convenu de ne pas donner suite à la sixième conférence, on vit, au mois de mai 1917, dans cette occasion, montra des sentiments d'affection profonde pour la France.

LE DOSSIER REVERTERA  
Le dossier Armand-Revertera entre dans plus de détail. Poincaré ignorait la lettre de Charles I<sup>er</sup> quand il apprit que le commandant Armand était sollicité en Suisse, de servir de lien entre le gouvernement français et le gouvernement autrichien, dont le nom était tenu secret.

M. Ribot, prévenu par M. Painlevé, répondit que des sollicitations plus importantes avaient été faites au sujet de la lettre et que l'affaire ne pouvait avoir de suite.

M. Painlevé insista de nouveau, peu après, sur les sollicitations du deuxième bureau.

« Nous avons eu contact avec le commandant Armand, à condition que ce dernier n'eût aucune mission diplomatique et demeurât seulement un agent informateur. M. Ribot, qui avait accepté, déclara que l'Autriche voulait surtout l'envoi d'un homme politique français susceptible d'exposer le programme de la France.

Le gouvernement n'examina pas la question, les choses furent pour ainsi dire abandonnées. L'Autriche essaya de les reprendre après la chute de M. Painlevé, ce fut sans succès.

Le Petit Journal ajoute que le gouvernement donnera aux Commissions tous les renseignements complémentaires qu'elles désireront et les avisera que M. Ribot est à leur disposition.

On croit que les Commissions désireront une sous-commission chargée d'étudier les renseignements complémentaires qu'elles désireront et les avisera que M. Ribot est à leur disposition.

Enfin, selon le Petit Journal, le dossier ne sera pas publié.

## LA GUERRE

### La lutte continue avec une âpre violence

#### Malgré ses efforts l'ennemi est partout contenu

Hesdin, 17 Avril.  
M. Paul Hergott, sous-préfet de Sedan, détaché depuis quelques mois à Beaumont-Loges, près d'Arras, pour la reconstruction des villages libérés du Pas-de-Calais, et chargé depuis peu de la direction des contrôles des évacuations du Pas-de-Calais, a été tué par un obus.

Le bill est définitivement voté  
Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE  
Communique officiel anglais  
17 Avril, après-midi.  
Hier soir, nous avons contre-attaqué avec succès près de Wylschate.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

## LA SITUATION

### De notre correspondant particulier

Paris, 17 Avril.  
Les derniers événements du front n'infirment en rien mes prévisions. L'ennemi s'est emparé de Bailloult et d'une série de villages, mais il faut considérer que, depuis deux jours, il avait perdu les positions qu'il avait conquises définitivement desquelles il devait faire un effort décisif. C'est ce qui s'est produit.

L'événement est sans doute regrettable, mais il était en quelque sorte inévitable. Actuellement, nos alliés britanniques disposent de trois kilomètres de front, en position d'une ligne de hauteurs extrêmement fortes, appuyées sur le mont des Cats et qui constituent leur véritable ligne de résistance.

Quatre hypothèses peuvent être envisagées : 1<sup>o</sup> prendre le revers d'Ypres et le saillant de l'Yser ; 2<sup>o</sup> attaquer directement sur ce dernier point ; 3<sup>o</sup> combiner ces diverses opérations. Mais, pour réussir, Hindenburg est obligé de jeter ses réserves dans la mêlée, de manière à déterminer le coup de surprise et la décision brusque sous la violence irrésistible du choc.

Seulement, il faut considérer qu'au train actuel des choses, il s'use terriblement. Pour la conquête de Bailloult, il a dû mettre en ligne quinze divisions, dont une seule avait déjà été engagée. Ses réserves générales, qui étaient de plus de cent divisions, finiront par fondre à ce jeu d'enfer.

D'après des renseignements parvenus d'Amérique, un accord serait intervenu entre militaristes et socialistes allemands aux termes duquel un accord critique ne se ferait jour à l'intérieur de l'empire tant que le haut commandement n'aurait pas sacrifié 1.500.000 hommes. C'est le chiffre que Hindenburg et Ludendorff jugent nécessaire pour remporter la victoire.

Nous pouvons être assurés que les belligères de l'Allemagne iront jusqu'au bout de cet horrible crêdi de chair humaine. Notre tactique est donc bien simple et c'est ce qui nous autorise à dire que si nous connaissons le plan Hindenburg, celui de Foch doit être facile à comprendre. Il doit consister à user l'ennemi, à le fatiguer, à le démoraler, à le rendre incapable d'intervenir le moment venu, avec nos réserves intactes.

C'est pour cela que nous devons demeurer calmes en présence des événements, quelque pénibles qu'ils soient. L'ennemi arrivera à son heure, mais nous déversons l'ennemi en déroute, en déroute, en déroute.

L'Autriche meurt de faim. L'Allemagne est dans une position très difficile. C'est ce qui explique la volonté farouche de l'ennemi d'en finir, mais il ne peut réussir que par un coup foudroyant qui anéantirait les Alliés.

Aujourd'hui, il a échoué en dépit de ses succès. Il ne réussira pas mieux demain. Plus que jamais, il nous faut être fermes — comme nos poitils et comme notre haut commandement.

MARIUS RICHARD.

## La Question des Effectifs en Angleterre

### A la Chambre des Communes

Londres, 17 Avril.  
On a discuté les articles du bill des effectifs.

Le cas des Irlandais a soulevé une violente discussion. M. Dillon a proposé la suppression de l'article relatif à l'incorporation de service militaire obligatoire en Irlande. Il est souvent interrompu.

Sir Edward Carson dit qu'il continuera à donner son appui au bill des effectifs, car il ne faut pas que la victoire de l'ennemi puisse entraîner la civilisation.

J'éprouve de la honte, ajoute Sir Edward Carson, de la honte de voir les Irlandais ne viennent pas venger les soldats tombés pour la France-Bretagne en France.

M. Lloyd George prend la parole. Il affirme que l'on peut avoir confiance dans le pays qui la situation militaire ne pouvant tarder à s'améliorer.

Il dit que, en présentant le bill des effectifs, le gouvernement n'a en vue que les meilleurs moyens de conduire la guerre. Il nous faut de nouveaux combattants alors que les Allemands viennent d'appeler 550.000 recrues. Sans doute, le bill actuel portera atteinte à certaines industries. Soustraire l'Irlande au service militaire, c'est être provoqué le sentiment unanime de tous les pays qui ont vu en cela une injustice.

Il estime que l'armée britannique est encore solide. Les Allemands n'ont pas encore

sur le devant, et Franz s'assit au second rang, derrière la comtesse.

Albert avait trouvé un excellent sujet de conversation : c'était Paris ; il parlait à la comtesse de leurs connaissances communes. Franz comprit qu'il était sur le terrain. Il se laissa aller, et lui demandant sa gigantesque loge, il se mit à son tour à explorer la salle.

Seule sur le devant d'une loge, placée au troisième rang en face d'eux, était une femme admirablement belle, vêtue d'un costume gris, qu'elle portait avec tant d'aisance qu'il était évident que c'était son costume naturel.

Derrière elle, dans l'ombre, se dessinait la forme d'un homme dont il était impossible de distinguer le visage.

Franz interrompit la conversation d'Albert et de la comtesse pour demander à cette dernière si elle se souvenait de la belle Albano qui était si dièdre d'attirer non seulement l'attention des hommes, mais encore des femmes.

Non, dit-elle ; tout ce que je sais c'est qu'elle est à Rome depuis le commencement de la saison ; car, à l'ouverture du théâtre, je l'ai vue et elle est ; et depuis un mois elle n'a pas manqué une seule représentation, tant accompagnée de l'homme qui est avec elle en ce moment, tant suivie simplement d'un domestique noir.

« Comment la trouvez-vous, comtesse ? »  
« Extrêmement belle. Médora devait ressembler à cette femme. »  
« Franz et la comtesse échangeèrent un sourire. Elle se remit à causer avec Albert, et Franz à regarder son Albanais.

« La toile se leva sur le ballet. C'était un de ces bons ballets italiens mis en scène par

le fameux Henri qui s'était fait, comme chorégraphe, en Italie, une réputation colossale, que le malheureux est venu perdre au théâtre nautique ; un de ces ballets où tout le monde, depuis le plus humble sujet jusqu'au dernier comédien, prend une part si active à l'action, que cent cinquante personnes font à la fois le même geste et lèvent ensemble le même bras ou la même jambe.

On applaudit ce ballet Polista.  
Franz était trop occupé de sa belle Grecque pour s'occuper du ballet, si intéressant qu'il fut. Quant à elle, elle prenait un plaisir visible à ce spectacle, plaisir qui faisait une opposition suprême avec l'insouciance profonde de celui qui l'accompagnait, et qui, tant que dura le chef-d'œuvre chorégraphique, ne fit pas un mouvement, paraissant, malgré le bruit infernal que menaçait les troupes, les cymbales et les chapeaux chinois à l'orchestre, profiter les célestes douces d'un sommeil paisible et radieux.

Enfin le ballet finit et la toile tomba au milieu d'un applaudissement frénétique d'un parterre entier.

Grâce à cette habitude de couper l'opéra par un ballet, les entrées sont très courtes en Italie, les chanteurs ayant le temps de se reposer et de changer de costume tandis que les danseurs exécutent leurs pirouettes et confectionnent leurs entrées.

ALEXANDRE DUMAS.  
(La suite à demain.)

## LA GRANDE BATAILLE

### Communique officiel anglais

17 Avril, après-midi.  
Hier soir, nous avons contre-attaqué avec succès près de Wylschate.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Le bill des effectifs est adopté en troisième lecture par 301 voix contre 103.

Feuilleton du Petit Provençal du 18 Avril.  
— 103 —  
**LE COMTE DE MONTE-CRISTO**  
DEUXIEME PARTIE  
En effet chacun causait de ses affaires, de ses amours, de ses plaisirs, du carnaval qui s'ouvrait le lendemain de la semaine sainte prochaine, sans faire attention un instant ni aux acteurs, ni à la pièce, à l'exception des moments indiqués, ou chacun alors se retournait, soit pour entendre une portion du récit de Coselli, soit pour applaudir quelque trait brillant de Moriani, soit pour crier bravo à la Spech ; puis les conversations particulières reprénaient leur train habituel.  
Vers la fin du premier acte, la porte d'une loge restée vide s'ouvrit, et Franz vit entrer une personne à laquelle il avait en l'honneur d'être présenté à Paris et qu'il croyait encore en France. Albert vit le mouvement

que fit son ami à cette apparition, et se retournant vers lui :  
— Est-ce que vous connaissez cette femme ?  
— Oui ; comment la trouvez-vous ?  
— Charmante, mon cher, et blonde. Oh ! les adorables cheveux ! C'est une Française ?  
— C'est une Vénitienne.  
— Et vous l'appeliez ?  
— La comtesse G...  
— Oh ! je la connais de nom, s'écria Albert ; on la dit aussi spirituelle que jolie. Parbleu, quand je pense que j'aurais pu me faire présenter à elle au dernier bal de madame de Villefort, où elle était, et que j'ai négligé cela ; je suis un grand niais !  
— Voulez-vous que je répare ce tort ? demanda Franz.  
— Comment ! vous la connaissez assez intimement pour me conduire dans sa loge ?  
— J'ai eu l'honneur de lui parler trois ou quatre fois dans ma vie ; mais vous le savez, c'est strictement sans voir ni pas commettre une inconvenance.  
En ce moment la comtesse aperçut Franz et lui fit de la main un signe gracieux, auquel il répondit par une respectueuse inclination de tête.  
— Ah ça, mais il me semble que vous êtes au mieux avec elle ? dit Albert.  
— Comment ! vous la connaissez assez intimement pour me conduire dans sa loge ?  
— J'ai eu l'honneur de lui parler trois ou quatre fois dans ma vie ; mais vous le savez, c'est strictement sans voir ni pas commettre une inconvenance.  
En ce moment la comtesse aperçut Franz et lui fit de la main un signe gracieux, auquel il répondit par une respectueuse inclination de tête.  
— Ah ça, mais il me semble que vous êtes au mieux avec elle ? dit Albert.  
— Comment ! vous la connaissez assez intimement pour me conduire dans sa loge ?  
— J'ai eu l'honneur de lui parler trois ou quatre fois dans ma vie ; mais vous le savez, c'est strictement sans voir ni pas commettre une inconvenance.

— En sympathie de cœur ? demanda Albert en riant.  
— Non, d'esprit, voilà tout, répondit sérieusement Franz.  
— Et à quelle occasion ?  
— A l'occasion d'une promenade au Colisée pareille à celle que nous avons faite ensemble.  
— Ah ! clair de lune ?  
— Oui.  
— Seuls ?  
— A peu près.  
— Vous avez parlé ?  
— Des mots.  
— Ah ! s'écria



